



Revue de presse

# L'Eden Cinéma

Marguerite Duras - Christine Letailleur



Photo © Jean-Louis Fernandez

Texte **Marguerite Duras** - Mise en scène **Christine Letailleur**

Avec **Alain Fromager** - **Annie Mercier** - **Hiroshi Ota** - **Caroline Proust**

Créé au Théâtre National de Strasbourg le 4 février 2020

Production **Théâtre National de Strasbourg**, **Compagnie Fabrik Théâtre**. Avec le soutien de **La Colline - Théâtre national**

**FABRIK THEATRE** - compagnie de théâtre dirigée par Christine Letailleur - [www.fabriktheatre.com](http://www.fabriktheatre.com)



## IDÉES &amp; DEBATS

*Les fantômes du Pacifique*

Philippe Chevilly

@pchevilly

Dans « L'Eden Cinéma », il y a presque tout Marguerite Duras. Adaptation (par elle-même) de son œuvre fondatrice de 1950, « Un barrage contre le Pacifique », la pièce raconte son enfance dans l'ex-Indochine : le combat insensé de sa mère pour sauver leur concession de la montée des eaux, le bouillant amour fraternel et sa liaison avec l'amant chinois. Écrit vingt-sept ans après le roman, le texte cultive le style durassien de la maturité, tout en conservant la fraîcheur des débuts. Il fait feu de tout bois : monologues, répliques courtes, voix off... le tout découpé en séquences – le cinéma y est omniprésent, pas seulement dans son titre (évoquant l'établissement dans lequel la mère travailla un temps comme pianiste). En deux heures chrono, Christine Letailleur en livre une version à la fois limpide et sensible au Théâtre national de Strasbourg.

L'entreprise s'annonçait périlleuse. « L'Eden Cinéma » est un huis clos à ciel ouvert où quatre personnages déboussolés sont confrontés à la sauvagerie des éléments et à l'histoire en marche (la fin des colonies). Le drame intime prend une dimension épique quand il se déploie dans les marais inondés et les rues de Saïgon en fusion. Avec la complicité du scénographe Emmanuel Clolus, Christine Letailleur a créé un espace mouvant en clair-obscur, hommage au cinéma. Le velum en fond de scène et la cloison translucide surélevée (représentant le

**THÉÂTRE**  
**L'Eden cinéma**

de Marguerite Duras.  
MS de Christine Letailleur.  
Théâtre national  
de Strasbourg,  
jusqu'au 20 février.  
A Paris (Théâtre  
de la Ville) en décembre.

bungalow familial) forment un double écran, qui s'anime d'images de film, de lumières oniriques et d'ombres chinoises. La bande-son (bruits de vague, « Ramona » et autres « india songs ») est à l'avenant.

La metteuse en scène met en relief les sentiments ex-

acerbés de ces héros malheureux, irradiés de désir et de frustration. La dimension politique de la pièce n'est pas occultée : la dénonciation d'un système colonial français corrompu claque comme un fouet. La mère mourante lit sa dernière lettre à l'administration – qui l'a flouée en lui vendant des terres incultivables – comme un manifeste rebelle, appelant les damnés de la terre inondée à se révolter. Dans ce rôle, l'immense Annie Mercier touche au sublime, alliage explosif de folie, d'opiniâtreté et de tendresse.

**Equilibre**

Les trois autres comédiens ne sont pas en reste. Alain Fromager campe un frère ardent (Joseph), avide de liberté. Caroline Proust a l'énergie magnétique, les accents adolescents (parfois un peu forcés) de la jeune Suzanne, alias Marguerite. Le Japonais Hiroshi Ota incarne avec élégance et retenue l'amant, M. Jo. Malgré quelques emportements superflus, le quatuor parvient à maintenir le bon équilibre entre passion et distanciation. En poussant délicatement les portes de « L'Eden Cinéma », Christine Letailleur a réveillé les beaux fantômes du Pacifique de Marguerite Duras. ■



La mère (Annie Mercier) entourée de ses enfants Suzanne (Caroline Proust) et Joseph (Alain Fromager). *Photo Jean-Louis Fernandez*

# Le bruit des mots de « L'Eden Cinéma » orchestré par Christine Letailleur

- 10 FEVR. 2020
- PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)
- BLOG : [BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)

**Ensorcelée par la langue de Marguerite Duras, Christine Letailleur met en scène les mots et les silences de « L'Eden Cinéma », adaptation libre et libérée de son premier roman « Un barrage contre le Pacifique ». Ecoutez, imaginez : « On aurait dit qu'elle ne me connaissait déjà plus. Mais son odeur était là, celle de la plaine »....**



Scène de "L'Eden cinéma" © Jean-Louis Fernandez

Vingt sept ans après avoir publié son premier roman *Un barrage contre le Pacifique*, Marguerite Duras en écrit une adaptation libre sous le titre *L'Eden Cinéma*. Libre et comme libérée. Une fidélité dans la rupture comme ce fut le cas du passage fondateur des *Viaducs de Seine-et-Oise* à *l'Amante anglaise* dont aimait parler Claude Régy.

## *Au bord de la mère morte*

Dans *L'Eden cinéma*, on retrouve presque tous les personnages du roman et d'abord la mère, Joseph le frère aîné, Suzanne sa petite sœur, et monsieur Jo. On y raconte les mêmes événements : le barrage qui ne tient pas, la vieille Citroën, le Delage, les cigarettes 555, le phonographe électrique, le diamant avec son crapaud, l'amour fou de monsieur Jo pour Suzanne, l'impossible mariage, le rêve inassouvi de la mère, le départ du frère, le dépucelage de Suzanne, les couchers de soleil sur le Pacifique. Je me souviens, je n'ai rien vérifié. Comme *L'Eden* se souvient du *Barrage*.

C'est la même histoire mais autrement. Des mots dits et des didascalies. Un voyage qui commence après la mort de la mère et flotte dans le temps, accompagné par la musique de Carlos d'Alesio. Le temps est celui du reflux, de la mort vers la vie d'avant.

La mère avait travaillé dix ans comme pianiste à L'Eden cinéma, économisant ce qu'elle allait perdre en un jour où le barrage construit pour irriguer les terres arides sera emporté par la mer. La mère est comme fixée à jamais sur l'horizon de cet échec. Le cinéma est plus présent que dans le roman avec ses films muets, il est le lieu-dit du mirage.

Suzanne et Joseph racontent, la mère est le plus souvent assise, comme une morte qui s'attarde un peu dans le monde des vivants, ce pays étranger où elle vit avec ses enfants dont elle perd petit à petit le contact hormis celui des mains, cette ultime parole, abandonnant ce monde où son rêve inassouvi perdurera jusqu'à la fin des temps. A la fin de la pièce, elle mourra une nouvelle fois. Le temps durasien est fait de ces glissements entre les temps, hier est aussi aujourd'hui. Dans la mise en scène à infusion lente qu'en donne aujourd'hui Christine Letailleur, *Eden cinéma* est un théâtre sans images ou presque où les voix (leurs ton, leur timbre, leurs silences) en disent plus que les corps qui sont comme leurs faire-valoirs.

### *Le diamant et le crapaud*

Claude Régy, le premier, avait mis en scène *L'Eden cinéma* au défunt Théâtre d'Orsay. Christine Letailleur se souvient de cette mise en scène qu'elle n'a pas vue. Et moi non plus. A un journaliste qui l'interviewait, Régy eut ces mots : « Voilà, on ne voit rien pour voir tout. C'est-à-dire qu'on s'est aperçu avec Marguerite Duras que le texte, quand il était bien écrit, ça c'est moi qui le dit, évoque beaucoup plus que n'importe quoi qu'on peut montrer sur une scène, que justement les tropiques, la mousson, la famine, les rizières, l'envahissement des marais, l'écroulement des barrages, tout ça est impossible vraiment. ». En écho, dans le livret donné aux spectateur, Christine Letailleur cite cette phrase de Duras extraite d'un entretien avec Leopoldina Pallotta : « je crois parfois que toute mon écriture naît de là, entre les rizières, les forêts, la solitude. De cette enfant émaciée et égarée que j'étais, petite blanche de passage, plus vietnamienne que française, toujours pieds nus, sans horaire, sans savoir-vivre, habituée à regarder le long crépuscule sur le fleuve, le visage brûlé par le soleil ». Et cite cette didascalie de la pièce qui donne son tempo à sa mise en scène : « Les enfants embrassent les mains de la mère, caressent son corps toujours. Et toujours, elle se laisse faire. Elle écoute le bruit des mots ».





Scène de "L'Eden cinéma" © Jean-Louis Fernandez

Alors, oui, hors les corps porteurs de voix, il y a rien, presque rien sur le plateau de la petite salle du TNS. Rien qu'un cadre juché sur une estrade où coulissent des panneaux transparents ne figurant rien, ou si l'on veut, vaguement, abstraitement, le bungalow de la famille (scénographie Emmanuel Clolus et Christine Letailleur). Ah si, une chaise (une, pas deux), le trône de la reine mère. De même, il suffit de peu de choses pour cadrer chaque personnage : le cigare de Joseph, le rouge à lèvres et les cheveux et les nattes de Suzanne (celle d'aujourd'hui et celle d'avant, seul corps changeant)), le petit sac à main de la mère. Le diamant porteur de rêves et de saleté que l'on l'entrevoit à peine au creux d'une main. Le phonographe tout neuf, à peine ouvert, et déjà emporté en coulisses par Joseph. Les corps circulent au pied du praticable, ils passent au fond, flous, derrière un tulle, vêtus de costumes qui ne font pas costumes de théâtre (beau travail d'Elisabeth Kinderstuth). Seul monsieur Jo (le fils d'un riche du pays) déshabillant des yeux le corps de Suzanne, a du mal à parler une langue qui n'est pas sa langue maternelle.

### *C'est à pleurer*

La mère : présence lentement massive, voix gorgée de sombres grondements engrangés lors des insomnies nocturnes où ses rêves viennent s'échouer, les yeux mi clos comme ceux des reptiles, un port de reine sans royaume, Annie Mercier dans sa splendeur. Le frère, nerveux, fort en gueule, cisailleur d'ambiance, bête en rut, rire en coin, à la fois bagarreur, macho et fiston à sa môman, Alain Fromager, fier mangeur de tête de veau. Cheveux et traits tirés de femme balafnée par la vie, jeune fille svelte, un rien coquine qui n'attend rien des hommes puisque Suzanne en a un qu'elle aime depuis toujours (son frère), robes légères propice au désir, nattes de petite fille qui n'en est plus une, Caroline Proust, fine et troublante Ramona des rizières au parler clair et ferme. Et le natif, Monsieur Jo, dont le mal d'amour tirebouchonne les mots pour mieux les tordre de douleur, fils à papa qui place l'héritage au dessus de la femme aimée découvrant, sonné,

les limites du capitalisme ( la beauté n'a pas de prix et tout ne s'achète pas), le Japonais Hiroshi Ota, ambassadeur à l'élégance froissée des scènes asiatiques.

A la fin, il n'y a plus personne. Alors, le ciel se renverse. C'est à pleurer.

Christine Letailleur dirige avec une poigne bienveillante tout ce monde là. Elle avait déjà travaillé avec Hiroshi Ota, déjà Duras, *Hiroshima mon amour* avec la regrettée Valérie Lang. Claude Régy, le créateur de *L'Eden cinéma*, s'était pris d'une passion tardive pour le Japon et les acteurs japonais. Il serait beau et juste, ne serait-ce qu'en souvenir de lui, que *L'Eden cinéma* de Christine Letailleur et de ses acteurs , puisse offrir ses sortilèges au public japonais.

**Théâtre national de Strasbourg, ts les jours sf dim 20h, jusqu'au 20 février.**

**Théâtre de la ville au Théâtre des Abbesses du 2 au 19 déc 2020.**

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/100220/le-bruit-des-mots-de-l-eden-cinema-orchestre-par-christine-letailleur>



# CULTURE

## Double voyage dans la mer de mots de Duras

Deux metteuses en scène s'emparent de textes de l'écrivaine qui évoquent l'inceste et la figure maternelle

### THÉÂTRE

STRASBOURG ET VILLEURBANNE  
- envoyée spéciale

La mer et la mère, toujours recommencées, comme des vagues inépuisables et changeantes, qui seraient celles de l'écriture de Marguerite Duras. Toute la matrice de l'œuvre est là, avec l'inceste entre frère et sœur, et le colonialisme. Ces motifs premiers auxquels l'écrivaine n'a cessé de revenir, en une infinité de variations littéraires, théâtrales et cinématographiques, sont au cœur de deux de ses textes, présentés simultanément, et mis en scène par des femmes : au Théâtre national de Strasbourg (TNS), Christine Letailleur propose sa vision de *L'Eden Cinéma* ; au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne, Louise Vignaud offre sa lecture d'*Agatha*.

Les deux œuvres se renvoient de nombreux échos, et sont emblématiques de la manière dont Duras n'a cessé de réécrire la légende de sa vie, en d'incessants glissements entre réel et fiction, en d'inlassables explorations formelles dans l'espace-temps d'une mémoire toujours à reconstruire.

C'est d'autant plus frappant ici que *L'Eden Cinéma* et *Agatha* arrivent relativement tard dans la vie et l'œuvre de Duras. En 1977, l'écrivaine a 63 ans. Elle a envie de revenir au théâtre, et réécrit pour la scène un de ses premiers romans, *Un barrage contre le Pacifique*, paru en 1950. Elle retourne donc à son enfance en In-

dochine, à sa mère, « *ce monstre dévastateur* », cette mère ruinée, flouée par une administration coloniale corrompue, qui lui a vendu des terres incultivables, régulièrement noyées par les eaux salées du Pacifique.

#### Aspects restés tabous

La pièce rend plus explicites certains aspects restés tabous dans le roman, notamment l'amour entre la sœur et le « *petit frère* » – synthèse en fait des deux frères de Duras. Claude Régy, qui a créé la pièce, en 1977, voyait même dans l'inceste le motif essentiel de la pièce, « *un inceste assez violent, imaginaire (...), un rapport très violent* ».

Christine Letailleur n'insiste pas sur cet aspect, non plus que sur la violence de cet amour interdit, ce qui édulcore un peu la pièce, malgré ces excellents acteurs que sont Caroline Proust (Suzanne, double de Marguerite) et Alain Fromager (Joseph, le frère).

Dans sa mise en scène épurée – un peu trop sans doute, au point que manquent certains éléments sensibles –, c'est la mère qui occupe toute la place. Une mère universelle et mythique, protectrice et destructrice, figure tragique, mère-gorgone d'autant plus impressionnante qu'elle est interprétée par une actrice d'une puissance peu commune : Annie Mercier, sa présence tellurique et fragile tout ensemble, sa voix comme un grondement venu du fond des âges. Avec elle se tisse le motif de la mère vampire, elle-même dévorée par le vampirisme colonial contre lequel elle a tenté

de se dresser, ne laissant peut-être à ses enfants que le refuge de leur amour impossible à vivre dans le réel.

Dans *Agatha*, en revanche, l'union incestueuse, réelle ou rêvée, est au cœur, tandis que la dimension coloniale se fait plus discrète, ainsi que le personnage de la mère – discrétion apparente, du moins, puisque tout y reviendra, à la fin.

Marguerite Duras a écrit ce texte-là trois ans plus tard, en 1980, alors qu'elle venait de rencontrer Yann Andréa, qui sera le compagnon des seize dernières années de sa vie. Elle a lu *L'Homme sans qualités*, de Robert Musil, qui a été pour elle une véritable révélation, notamment parce qu'il ravive un thème et des images qui l'obsèdent depuis toujours, à travers le couple incestueux formé par le narrateur Ulrich et sa sœur Agathe. Elle fera désormais de l'inceste entre frère et sœur l'archétype de toute passion interdite.

Dans une villa au bord de la mer, la villa Agatha, le frère et la sœur se retrouvent après la mort de la mère. La sœur est venue dire au frère qu'elle le quittait, pour toujours. « *Ils se parleront dans une douceur accablée, profonde* », écrit Duras dans la didascalie d'ouverture.

Tout se passe dans les mots, avec ce texte qui est un des plus beaux de Duras, un des plus mystérieux, un de ceux où les vagues de l'écriture viennent mourir et refluer avec un mélange de douleur et de douceur admirable. Tout se passe dans les mots, pour que le frère et la sœur, une





dernière fois, tentent de s'approcher de cet indicible qui leur est arrivé, un amour interdit qui doit finir, qui doit mourir. Pour qu'ils essaient de le retenir, une dernière fois, dans les filets troués de la mémoire.

« *Le désir de l'inceste, ce n'est pas représentable, donc ce n'est pas la peine de le représenter* », faisait remarquer Duras à propos du film qu'elle tirera de son texte, *Agatha ou les lectures illimitées*. Comme chez Christine Letailleur, l'espace imaginé par Louise Vignaud est avant tout un espace mental, un espace pour les mots, pour l'imaginaire – et pour les acteurs. « *Le corps est enfermé tout entier sous les papiers* », il n'y aura pas de représentation directe.

Espace mental, mais pas abstrait – ce qu'il est, un peu trop, chez Letailleur –, où les signes, discrets et sensibles, permettent à l'imagination de vagabonder. Un espace à la fois concret et fantomatique, une méridienne recouverte d'un drap blanc, un bouquet de fleurs à la couleur passée, la coiffeuse de la mère, où les rouges à lèvres et les lettres sont eux aussi desséchés par le temps.

### Un jeu charnel

Ce qu'a fait la jeune Louise Vignaud avec ce texte est remarquable. D'abord dans sa lecture de la pièce qui, contrairement à nombre de mises en scène, n'idéalise pas l'amour entre le frère et la sœur, et lui restitue toute sa violence, sa complexité. « *Est-ce que l'on consent lorsque l'on ne sait pas?* », s'interroge la metteuse en scène. « *Aujourd'hui, on entend quelque chose de très glaçant dans leur relation. Même si la grande force de Duras, c'est qu'il n'y a chez elle aucun jugement, aucune condamnation. Elle prend l'inceste comme une question humaine fondamentale et complexe, révélatrice des contradictions qui font l'homme.* »

Remarquable aussi, le travail sur le jeu, qui s'éloigne résolument de la « *petite musique durassienne* » telle qu'elle a pu, avec le temps, devenir une convention. Un jeu charnel, concret, où la langue s'incarne formidablement dans les corps. Celui de l'acteur Sven Narbonne, corps terrien qui donne le sentiment de s'effriter peu à peu, de tomber en poussière au fur et à mesure que le noyau familial qui a tenu la mère, le frère et la sœur ensemble se dissout. Et corps sensuel, totalement habité par les mots, d'une superbe actrice, Marine Behar, qui n'est pas sans évoquer Fanny Ardant – grande durassienne devant l'éternel.

Tous deux s'emparent de cette partition aussi subtile que difficile avec infiniment de justesse et de sensibilité, plongent dans le flux et le reflux des mots qui disent cet amour « *dans lequel tout se mélange*, remarquait Duras : *l'enfance, l'amour de la mère, qui est partagé par les deux; et la négation de l'avenir, c'est-à-dire la négation de la maturité* ».

Leur corps-à-corps douloureux, acharné, pour se confronter à leur passé, porte haut le texte de Duras, et l'inscrit dans la lignée des grands auteurs tragiques, qu'il s'agisse des Grecs ou de Racine, que Duras aimait infiniment. Cette fonction tragique et fondamentale du théâtre, Duras la fait entrer dans une modernité qu'incarne sa langue d'une poésie sans pareille, bien loin des formes sociologiques et littérales qui font aujourd'hui des ravages. ■

FABIENNE DARGE

*L'Eden Cinéma, de Marguerite Duras. Mise en scène : Christine Letailleur. Théâtre national de Strasbourg, 1, avenue de la Marseillaise, Strasbourg. Jusqu'au 20 février, du lundi au samedi à 20 heures.*

De 6 € à 28 €.

*Puis à Paris, au Théâtre de la Ville, en décembre.*

*Agatha, de Marguerite Duras. Mise en scène : Louise Vignaud.*

*Théâtre national populaire, 8, place du Docteur-Lazare-Goujon, Villeurbanne.*

*Jusqu'au 21 février, du mardi au vendredi à 20 h 30, samedi à 18 h 30, dimanche à 16 heures.*

De 14 € à 25 €.

*Puis au Théâtre du Vellein - CAPI, à Villefontaine.*

## VERBATIM



L'inceste ne peut être vu du dehors. Il n'a pas d'apparence particulière. Il ne se voit en rien. Il en est de lui comme de la nature. Il grandit avec elle, meurt sans être jamais venu au jour, reste dans les ténèbres du fond de la mer, dans l'obscurité des sables, des fonds des temps. De toutes les manières, ou de toutes les formes de l'amour et du désir, il se joue. De toutes les sexualités diffuses, parallèles, occasionnelles, mortelles, il se joue de même. De son incendie il ne reste rien, aucune scorie, aucune consommation, après lui la terre est lisse, le passage est ouvert. Ainsi passe par un après-midi de mars, un jeune chasseur qui remonte le fleuve, alors que les pousses de riz commencent à jaillir des sables. Il regarde une dernière fois sa sœur, et emmène son image vers les grandes cataractes du désert. »

Marguerite Duras, à propos de sa pièce « *Agatha* », janvier 1981.

## **/ critique / Christine Letailleur dresse le théâtre contre le Pacifique**

8 février 2020/0 Commentaires/dans [À la une](#), [Aix en provence](#), [Grenoble](#), [Paris](#), [Strasbourg](#), [Théâtre](#) /par [Anaïs Heluin](#)



© Jean-Louis Fernandez

**Après *Hiroshima mon amour* en 2009, Christine Letailleur renoue avec l'écriture de Marguerite Duras. Avec la grande Annie Mercier dans le rôle de la mère, sa mise en scène de *L'Éden Cinéma* nous mène droit dans le Pacifique durassien.**

Réécriture pour la scène d'*Un barrage contre le Pacifique* par Marguerite Duras elle-même en 1977, *L'Éden Cinéma* porte de nombreuses traces de l'écriture romanesque qui l'a précédée de vingt-sept ans. Le récit, déjà, est le même : on y suit le quotidien de Suzanne, de son frère Joseph et de leur mère, Marie Donnadieu, en Indochine française. Les vaines tentatives de cette femme pour éviter l'inondation de sa parcelle de terre, qui lui a coûté dix ans d'économie et une partie de sa santé mentale, y apparaissent comme un leitmotiv. Les nombreuses didascalies de la pièce, ainsi que les longs monologues qui s'invitent souvent au milieu d'échanges plutôt brefs, portent aussi une trace du roman écrit en 1950. En plus de la langue unique de Duras, qu'elle a déjà abordée en 2009 avec *Hiroshima mon amour*, c'est cet hybride qui a décidé Christine Letailleur à monter *L'Éden Cinéma*. En route pour le Pacifique.

*« Je me souviens qu'à la lecture de *L'Éden Cinéma*, j'avais été complètement subjuguée par la forme du texte, je la trouvais audacieuse. Duras bouscule les frontières, elle nous fait voyager entre théâtre, cinéma*

*et littérature* », analyse la metteuse en scène associée au Théâtre National de Strasbourg où a été créée sa pièce. Pour rendre sensible ce mélange des genres, elle met l'acteur au centre d'un dispositif assez simple : un écran qui ne diffusera rien d'autre que des couleurs, et une scène en bois posée au milieu du plateau, telle une esquisse du bungalow où vivent les trois personnages principaux de la pièce. Sur cette plateforme se dressent d'autres écrans, coulissants ceux-là, qui créent un effet de profondeur, de mystère.

Pas un signe des tropiques, dans cet *Éden Cinéma*. Pas plus que de la pauvreté de la famille, ou encore des barrages, réels et mentaux, construits par mère pour éviter de sombrer tout à fait dans le désespoir. L'Indochine de Marguerite Duras est pourtant bien présente dans cet *Éden Cinéma* : elle loge avant tout dans les mots, portés **Annie Mercier** (la mère), **Caroline Proust** (Suzanne), **Alain Fromager** (Joseph) et **Hirosho Ota** (Mr Jo, un riche planteur du Nord qui aime ou croit aimer Suzanne, mais ne peut l'épouser du fait de sa trop basse situation sociale). Christine Letailleur ne pousse toutefois pas la disparition du jeu au point d'un Claude Régy, qui montait la pièce en 1977 avec Madeleine Renaud, Bulle Ogier, Michaël Lonsdale et Jean-Baptiste Malartre. Il y a tout de même du corps dans ce nouvel *Éden Cinéma*, qui s'active en une mécanique souvent dérégulée, dont la fin ne laisse aucun doute.

**Chaque interprète a sa manière bien particulière de s'emparer du verbe durassien.** Avec son timbre profond et sa manière de casser les phrases à des endroits inattendus, **Annie Mercier est la grande cheffe des voix tragiques dont la solitude est immense malgré les nombreux dialogues qui les unissent.** Peut-être même à cause d'eux. Elle se déplace peu, lentement, et embarque toujours avec elle une ironie, un humour qui est son barrage personnel contre le pathos. Son jeu ambigu, à la fois intense et distant, révèle tout du statut de son personnage avant même qu'il soit éclairci. Dans *L'Éden Cinéma*, Suzanne et Joseph qui assument ensemble la narration sont adultes ; si leur mère est vivante dans les souvenirs qu'ils évoquent ensemble, on apprend qu'elle est maintenant décédée.

**Caroline Proust excelle dans le passage d'un âge à l'autre.** Aussi convaincante en enfant effrontée, éprise de liberté, qu'en Suzanne mature et plus résignée, **elle forme avec Alain Fromager un duo contrasté.** Ce dernier est en effet un Joseph dont la colère s'exprime par les gestes autant que par les mots. **Contrairement à Hirosho Ota, qui est un Mr Jo dont le corps ne trahit rien de la douleur qu'il formule à chacune de ses visites au bungalow.** Cette variété d'interprétation a l'avantage de donner à voir la complexité de l'écriture durassienne, sa manière de rassembler les genres et les registres pour échapper à chacun. Elle a par contre tendance à empiéter sur sa part d'étrange, sur ses silences qui épaississent la tragédie et lui donnent une dimension métaphysique. **Mais tout Duras tient rarement en une seule pièce, et cet *Éden Cinéma* en est une preuve réussie.**

Anaïs Heluin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

STRASBOURG Au TNS jusqu'au 20 février

## Politique Eden cinéma



Pour quelle attitude opter ? Photo Jean-Louis FERNANDEZ

**Christine Letailleur sublime, au TNS, *L'Eden cinéma*, texte que Duras avait écrit pour la scène à partir de son roman *Un barrage contre le Pacifique* composé 27 ans plus tôt.**

Christine Letailleur réussit, avec sa mise en scène de *L'Eden cinéma*, à faire croire au spectateur qu'il est lui-même sur le plateau, membre de cette famille dont il partage les émotions, les colères, les hésitations et les échecs cuisants. La scène est épurée : quelques panneaux surélevés font office de maison ouverte à tous les regards, mais cette matière brute est travaillée à la lumière colorée qui rend le récit onirique.

Le spectateur se prend à imaginer le Pacifique dont il est question, à voir dans sa tête ces terres que la mère a achetées pour les cultiver, sans savoir qu'elles étaient salées, donc infertiles.

Toute la névrose familiale est donnée à voir, sans pudeur, au spectateur qui reconstitue cet océan source de tous les malheurs d'une mère déterminée à diriger néanmoins sa famille (un fils et une fille), un océan jamais montré si ce n'est en couleurs, mais oppressant comme une présence menaçante, indomptable.

On se croit à l'air libre, on se retrouve dans la nasse d'entêtements, de convictions infertiles. Et dans cette bataille perdue contre la nature figure le combat vain

contre l'administration coloniale, pieuvre qui étouffe ses victimes ou plutôt les pousse à l'autodestruction.

Sans pouvoir faire marche arrière, à l'image de la mère et de ses deux enfants devenus grands, le spectateur est amené dans ce bout du monde désespéré, tout aussi impuissant à agir que la matriarche dont la ténacité mène à un désastre programmé par la turpitude politique. Contre les éléments d'une nature écrasante et les injustices d'une administration qui broie l'individu, le combat est inutile et s'inscrit dans la durée, jusqu'à l'épuisement psychique.

La mère (merveilleuse Annie Mercier) est ancrée dans la terre, mais erre dans sa tête. Les éléments semblent se pétrifier pour immobiliser ceux qui sillonnent cet espace néfaste.

Les errements psychologiques, affectifs et les fausses routes inondent l'esprit du spectateur qui se trouve entraîné vers le plus intime de cette famille. Sur l'échec matériel se cristallise un égarement personnel difficile à noyer. Le spectateur se retrouve dans la position de celui qui abandonne alors qu'il faudrait soutenir. Derrière la nature, se cache LE politique.

**Christine ZIMMER**

Jusqu'au 20 février. Dimanche 16 février à 11h au Star, projection d'*Un barrage contre le Pacifique* de Rithy Panh suivie d'une rencontre avec Christine Letailleur.



# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

## Un Eden Cinéma hanté par l'ombre de Duras

---

[oeildolivier.fr/un-eden-cinema-hante-par-lombre-de-duras/](http://oeildolivier.fr/un-eden-cinema-hante-par-lombre-de-duras/)

February 8, 2020



**Au TNS, Christine Letailleur s'attaque avec une passion toute contenue à l'adaptation théâtrale par Marguerite Duras de son premier roman, *Un barrage contre le Pacifique*. Bien qu'assez classique, l'objet scénique est sublimé par un parti pris très cinématographique et un quatuor de comédiens vibrants, habités.**

Dans la pénombre, on devine sa silhouette imposante. Pourtant, La mère (inénarrable **Annie Mercier**) est morte depuis bien longtemps. Son souvenir reste vivace. Omniprésente, elle continue à travers les âges à dominer, à diriger le destin de sa progéniture. Replongeant dans leurs souvenirs d'enfant, Suzanne (lumineuse **Caroline Proust**) et son grand frère Joseph (épatant **Alain Fromager**), se remémorent Saïgon, ville interlope, les plaines pauvres du sud de l'Indochine française, les errances d'une femme ruinée.

### ***La mère, une nature***

Il faut dire que c'est une figure, la mère, un sacré morceau de femme, une dure, une revêche. Née dans le nord de la France, dans un milieu paysan, dont elle a gardé, l'air bourru, les mains larges, elle s'est battue pour s'émanciper, sortir de la misère. Institutrice, elle part enseigner aux colonies. Veuve très tôt, elle élève seule ses deux enfants. Elle joue le soir du piano à *l'Eden Cinéma*, histoire de mettre de l'argent de côté pour acheter un terrain, une plantation. Il n'y a pas de raison, la pauvreté n'est pas une fatalité.

### ***Un projet chimérique***

Le rêve vire au cauchemar. La terre, chèrement acquise – toutes ses économies y passent –, est incultivable. Tous les étés, les eaux salées du « Pacifique » inondent la plaine et détruit les récoltes. Que faire ? Se battre. Elle n'a pas dit son dernier mot, la mère. Elle

imagine des barrages, des constructions utopiques, afin de montrer aux petits fonctionnaires, qui l'ont flouée et la harcèlent sans cesse, de quel bois elle se chauffe. Obsessionnelle, elle en oublie presque ses enfants. Son fils, l'enfant chéri, est grand. Il peut se débrouiller. Sa fille n'a que seize ans. Elle est mignonne. Elle peut la sacrifier, l'offrir à homme, la marier au premier venu, en l'occurrence un certain Monsieur Jo (troublant **Hiroshi Ota**), le fils d'un riche planteur du coin. Rien ne se passe comme prévu. La folie emporte les dernières lucidités de la mère. Les enfants, devenus orphelins, s'émancipent mais garderont toujours une fascination, une peur pour cette figure tutélaire.

### ***Une adaptation ciselée***

Suivant le fil du récit de **Marguerite Duras**, gardant en tête toutes ses didascalies, **Christine Letailleur**, artiste associée du **TNS**, s'empare d'*Eden Cinéma*, avec beaucoup de délicatesse, de respect. Adapté à la scène par l'auteure elle-même, pour **Claude Régy**, vingt-sept ans après le roman, la pièce, découpée en plusieurs séquences très filmiques, mélange les styles de narration. Voix-off, répliques sèches, courtes, longs monologues, diatribes revendicatrices, le texte nous plonge dans la mémoire de Duras mais aussi dans les pensées réflexives de ses personnages.

### ***Une mise en scène limpide***

Fluide, épurée, la mise en scène offre une lecture fort simple de l'œuvre durassienne. S'appuyant sur une scénographie minimaliste, concoctée avec l'aide d'**Emmanuel Clolus**, l'artiste donne à entendre le texte dans toute sa rugosité. Certes, l'amour est là, quasi incestueux entre le frère et la sœur, entre les enfants et la mère, mais il est teinté de froideur, de sécheresse, de dédain. C'est toute cette ambiguïté qui inonde le plateau, interpelle. Quelques coupes n'auraient pas nui à l'affaire, cela aurait pu donner une impulsion vive à l'ensemble permettant certainement, une meilleure écoute, une plus belle attention. Mais cela aurait été au risque de dénaturer l'œuvre, de ne pas ressentir cet ennui, cette mélancolie qui rongent cette famille esseulée au sud du Cambodge. Amoureuse des mots de **Duras**, de sa prose, **Christine Letailleur** signe un spectacle beau et sensible, qui manque un peu de chair, mais pas de sel.

### ***Des Comédiens lumineux***

Le quatuor d'interprètes y est pour beaucoup. Il porte magnifiquement cet *Eden Cinéma*. **Annie Mercier** en est le cœur battant. Elle est sublime en mère maquerelle, en folle obsessionnelle au bord du désespoir, en passionaria des opprimés. **Caroline Proust** est vibrante en femme enfant, en jeune fille aimante, en amante frigide. **Hiroshi Ota** est impeccable en amoureux éconduit, en pigeon consentant. Enfin **Alain Fromager** brûle les planches en jeune homme fougueux rêvant de liberté, en frère jaloux et possessif. Subjugué par la beauté des images – le final touche au sublime –, le public se laisse très lentement gagner par ces présences fantomatiques, ces réminiscences d'un autre temps, d'une autre époque.

*Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Strasbourg*

---

[L'Eden Cinéma de Marguerite Duras, mise en scène de Christine Letailleur](#)

Posté dans 9 février, 2020 dans [critique](#).

**L'Eden Cinéma** de Marguerite Duras, mise en scène de Christine Letailleur



Crédit photo : Jean-Louis Fernandez.

Cette pièce écrite (1977) à partir d'*Un Barrage contre le Pacifique*, un texte écrit vingt-sept ans plus tôt, fut créée la même année par Claude Régy. Suzanne et Joseph racontent la vie de leur mère, arrivée en Indochine en 1912. Dans les années vingt, enseignante et veuve, elle travaille comme pianiste à L'Eden, un cinéma de Saïgon, pour élever ses enfants. Après dix ans d'économies, elle réussit à acheter une concession pour en tirer un bénéfice qu'elle tirerait l'agriculture. Mais trop proche de la mer, elle n'est pas cultivable et il aurait fallu verser des pots de vin aux agents du cadastre, pour obtenir de bonnes terres à travailler... Mais cette mère obstinée mais brisée l'apprendra-t-elle plus tard et elle n'aura vécu que pour reconstruire le barrage.

Peu d'estime accordée aux «petits Blancs», placés juste au-dessus des «Indigènes» dans l'échelle sociale des colonies françaises. A travers la lutte de cette femme qui voit ses efforts ruinés par une administration coloniale corrompue, le fils et la fille revivent un passé prégnant. Pour la metteuse en scène qui avait monté *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras en 2009, la pièce est une autobiographie romancée... Un voyage exotique et trivial dans un espace mémoriel revisité, avec aussi un éveil universel du désir et un réquisitoire contre le colonialisme.

«Les barrages, écrivait Marguerite Duras, ce serait des talus de terre étayés par des rondins de palétuvier – imputrescibles – qui devaient tenir cent ans, au dire de la mère ... Ecoutez les paysans de la plaine, eux aussi, elle les avait convaincus. Depuis des milliers d'années que les marées de juillet envahissaient les plaines... Non... disait-elle. Non... Les enfants morts de faim, les récoltes brûlées par le sel, non, ça ne pouvait aussi pas durer toujours. Ils l'avaient crue. »

Le dépouillement et l'abstraction de cette écriture fascinent Christine Letailleur. Et *L'Eden Cinéma* participe d'une déambulation entre théâtre, cinéma et littérature. Dans une prose poétique avec narrations, dialogues, monologues, aux époques et espaces enchevêtrés. Les didascalies

indiquent un espace vide autour du bungalow, la plaine de Kam dans le Haut-Cambodge, entre le Siam et la mer. Quand les personnages entrent dans l'Eden cinéma, la mère joue du piano et on voit sur l'écran des extraits de films muets en noir et blanc : avec des images de couples dans *Erotikon* de Gustave Machaty (1929) et *Le Village de Namo : panorama pris d'une chaise à porteurs* de Gabriel Veyre (1900), en lien avec la sensualité à fleur de peau des jeunes gens éprouvés.

Il y a de constants allers et retours entre passé et présent, entre récits et scènes jouées, selon les souvenirs d'une expérience singulière. Les périodes varient, les acteurs changent, jouant un personnage jeune ou plus âgé. Et la narratrice Suzanne, fort attentive à l'existence, se réconcilie avec sa propre histoire. Ici, cet alter ego de Marguerite Duras a un seul frère, Joseph qui est à la fois l'aîné, Pierre, le bandit, le préféré de la mère et le petit Paul.

Avec cette fiction romanesque, l'auteure nous invite à un retour sur soi et nous donne à voir une relation incestueuse entre le frère et la sœur qui privilégie ce chasseur indiscipliné, au détriment de M. Joe. Et pour la jeune Suzanne, ce fils indigène d'un riche spéculateur possédant des plantations de caoutchouc, sera un prétexte : elle se prostituera afin d'aider financièrement et moralement sa mère. Il y a une ségrégation entre blancs et autochtones mais davantage encore entre riches colons et petits colons. M. Joe ne peut épouser Suzanne, une fille de déclassés : son père le déshériterait. La mère hystérique veut se venger et s'enrichir à l'arrache... Pourtant, l'amour circule : « Les enfants embrassent les mains de la mère, caressent son corps toujours. Et toujours, elle se laisse faire. Elle écoute le bruit des mots. ».

Sur les notes de *La Valse de l'Eden* de Carlos d'Alessio, nous abordons l'imaginaire de Marguerite Duras : le bungalow, la plaine, les bords de mer, les rues de Saïgon. Emmanuel Clolus a conçu un espace pur et troublant, onirique : une piste de danse à Réam, en bordure de l'océan et de la forêt proche, le sol de bois d'un bungalow surélevé et limité par trois châssis coulissants. Annie Mercier est cette mère mythique attachante : une figure populaire, dure et têtue. Caroline Proust interprète Suzanne, encore jeune fille ou bien femme jeune, envahie par une passion pour son frère et sa mère. Le tonique Alain Fromager incarne le mauvais garçon, amant symbolique et dévoyé d'une mère et d'une sœur. Et l'étrange M. Joe est joué par Hiroshi Ota, cet acteur japonais jouait déjà avec Valérie Lang dans *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras, dans la mise en scène de Christine Letailleur et ici il parle quelquefois en vietnamien. Une belle balade entre jeunesse et suite de la vie, désir et renoncement.

Véronique Hotte

Théâtre National de Strasbourg, 1 avenue de Marseille, Strasbourg (Bas-Rhin), jusqu'au 20 février. T. : 03 88 24 88 24.

Théâtre de la Ville-Les Abbesses, Paris ( XVIII ème), du 2 au 19 décembre.